

LES DOUBLES DE L'ABBÉ JULES,

OU COMMENT UN HYSTÉRIQUE PEUT EN CACHER UN AUTRE

De quoi souffre donc l'abbé Jules – car il souffre, et cela, nul ne peut l'ignorer – et qui est-il vraiment ? La réponse n'est pas si simple et, à chaque fois, s'énonce sous la forme d'une hypothèse impossible à définitivement valider. C'est justement cette interrogation rémanente qui donne au roman de Mirbeau sa densité et, même, qui le constitue : le récit se noue moins sur un faisceau d'actions que sur un questionnement récurrent, convergeant systématiquement vers une « *indéchiffrable énigme*¹ » humaine. Le narrateur se contente de relater le retour imprévu et tonitruant d'un oncle médusant, son accueil écourté au sein de la maison familiale, sa retraite quasi solitaire aux Capucins et finalement son agonie inquiétante, douloureux point d'orgue d'une existence à rebours. Il ne se passe rien, en somme, sinon Jules lui-même, doté d'une présence obsédante et pourtant tellement insaisissable. Dès les premiers chapitres, le ton est donné et les regards se tournent vers « *un personnage prodigieux, incompréhensible, doué de facultés diaboliques* » (p. 357), homme maudit et fatalement “mal dit”, sur lequel achoppent jugements de valeur et tentatives de définition : « *Étrange et déroutante nature que celle de Jules ! ... Qui était-il donc ? ... Que cherchait-il ? ... Que voulait-il ? ...* » (p. 412). D'abord, ce qui renforce l'incertitude ambiante, le monstre tant redouté laisse grandir la fascination qu'il suscite en ajournant son intervention : de même que Tartuffe, chez Molière, n'entre en scène qu'après s'être fait longuement attendre et maintes fois nommer, Jules n'arrive à Viantais qu'à la fin de la première partie, trois longs chapitres après l'annonce de sa visite. Cette absence physique préliminaire, conjuguée à une présence, autrement plus envahissante que celle d'un corps, dans les esprits angoissés de tous, concourt à faire de la figure une créature surhumaine, capable d'exercer son pouvoir à distance et de diriger les êtres selon son bon vouloir. Une fois installé dans l'intrigue, l'abbé ne perd rien de son aura et surtout du mystère qui l'enveloppe : une habile « *pirouette* » (p. 671)² ou « *un ricanement lointain, étouffé* » (p. 674) sont les seules révélations auxquelles le sphinx consent. Grâce au témoignage d'Albert, on connaît certes quelques épisodes marquants du passé de Jules : les excentricités de son enfance, le libertinage de sa jeunesse, le caractère inattendu de sa vocation, son statut privilégié de secrétaire à l'évêché, sa rencontre avec l'extravagant père Pamphile, puis son séjour forcé à Randonnai. Il reste néanmoins beaucoup de points à éclaircir, à commencer par ce trou noir de six années passées dans la capitale et sur lesquelles personne ne sait rien : « *Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris*³ ? » Le contenu de la précieuse malle gardée aux Capucins donne également lieu « *à de tragiques suppositions qui ne content[ent] point la raison* » ; même après que l'objet a été brûlé et son secret révélé, on continue de se questionner, cette fois-ci sur l'origine exacte des « *dessins monstrueux* » (p. 673), une énigme venant aussitôt en recouvrir une autre. Mystère aussi que ce retour de Jules dans son village natal ; une confidence faite à Albert éveille la curiosité sans pleinement la satisfaire : « *Lorsque j'ai pensé à revenir ici dans ce calme, dans cette solitude, je m'étais promis d'oublier le passé, de vivre heureux, de travailler, car j'avais de vastes projets. Je n'ai pas pu ...* » (p. 645). Ce qu'étaient ces projets et ce que fut ce passé, nous ne le saurons jamais. Mais qu'importe, au fond, puisque la clef du personnage réside justement dans son caractère sibyllin. Or cette énigme consubstantielle à l'être, douloureuse, fascinante et même malade, conduit à s'interroger sur l'impossibilité déchirante, et sans doute hystérique, à être un et indivisible.

JULES : UN HYSTÉRIQUE ?

¹ Mirbeau, *L'Abbé Jules*, in : *Romans autobiographiques*, préface de Patrick et Roman Wald Lasowski, Paris, Mercure de France, coll. « Mille pages », 1991, p. 384.

² Voir aussi *ibid.*, p. 408 : « *il pirouette sur ses talons* ».

³ La question apparaît, d'une façon récurrente, dans la bouche de M. Dervelle, le frère de Jules, notamment à la fin des trois premiers chapitres (*Ibid.*, p. 358, 378 et 534) et dans les dernières lignes du roman (*Ibid.*, p. 674).

Écoutons Jules déclarer, au sujet de son comportement et de sa personnalité : « *c'est un phénomène pathologique qui ne regarde que moi* » (p. 608). Permettons-nous pourtant de jouer les indiscrets et de nous pencher davantage sur les maux qui affectent l'étonnante créature. Albert, de toute évidence, ignore de quelle maladie a souffert son oncle et persiste à évoquer celle-ci de manière ambiguë. Mirbeau, tenant à préserver le mystère de son personnage, a choisi de substituer la focalisation interne à la focalisation zéro et préféré à l'omniscience du romancier le regard subjectif et partiel d'un narrateur aux compétences limitées. Ainsi émane-t-il de l'œuvre comme une impression d'inachevé, espèce de flou dans la composition dont l'auteur s'explique dans une lettre de mars 1888 à un destinataire inconnu (qui pourrait être Jean Lorrain) :

*Vous avez raison, mon cher ami, dans ce que vous dites de l'abbé Jules, parce que je ne l'ai peut-être pas assez expliqué, mais soyez certain qu'il est dans le livre, tel que je l'ai vu et comme dans la vie : un homme très malheureux dans son débrailement moral, un de ces êtres d'exception – bien que fréquents – dont la rencontre nous étonne et dont on dit « c'est un fou ! » sans chercher à découvrir le mécanisme de ces êtres déréglés.*⁴

De l'impossibilité d'expliquer l'abbé à la tentation, très grande, de recourir à un vocable galvaudé et imprécis, la distance est vite franchie : on crie volontiers à la démence. Mathurine, la belle paysanne rencontrée au cours d'une promenade, écoute sans comprendre « [l]e langage de fou » (p. 422) de son séducteur ; le père Pamphile n'hésite pas à traiter son visiteur de « *pauvre fou* » (p. 476) ; la mère du déclassé reconnaît, impuissante, que « *c'est la tête qui [...] perd* » son fils (p. 525) et celle d'Albert, médisante, que son beau-frère est comme Verger, « *un fou, un exalté* » (p. 347). Jules lui-même confirme le diagnostic avec une lucidité qui frise la provocation et s'exclame : « *Suis-je fou ! ...* » (p. 416). Le personnage souffrirait donc des détraquements de sa raison, hypothèse que vient d'ailleurs confirmer Mirbeau dans une lettre à Maupassant d'avril 1888, où il remercie son confrère pour sa « *phrase sur "le fou" qui était juste*⁵ ». Le terme même de « folie » est toutefois extrêmement vague et constitue un pis-aller lexical pour tous ceux qui persistent à vouloir comprendre l'incompréhensible personnage. Il importe donc d'explorer des pistes mieux tracées et, par exemple, de se pencher sur les nombreux symptômes épileptiformes qui secouent l'abbé. Très tôt, Jules entre dans des colères pathologiques et « *la crise passée, rest[e], pendant des heures, malade, le cerveau brisé, et tout pâle, semblable à un épileptique terrassé par son mal* » (p. 381). Lorsqu'il demande de l'argent au père Pamphile, il « *écum[e]* » et laisse voir des « *yeux agrandis, tordus comme dans une attaque d'épilepsie* » (p. 473). Une autre fois, il se laisse encore emporter par sa furie et vocifère en « *ne se serv[ant] que de mots grossiers, vite noyés dans une broue d'épileptique* » (p. 530). Enfin, le soir de son arrivée à Viantais, comme on lui annonce la visite des Robin, il est « *anéanti* », découvre des « *yeux [...] fulgurants* » et un visage « *s'agit[ant] en musculaires grimaces d'épileptique* » (p. 549-550). Cela dit, le narrateur laisse suffisamment d'indices dans son récit pour que le lecteur ne se trompe pas : les termes de comparaison « semblable à » et « comme dans », ainsi que les métaphores – les « *mots [sont] noyés dans une broue* » et les agitations musculaires sont désignées comme autant de « *grimaces* » – empêchent, sur un plan strictement médical, d'authentifier la pathologie. Jules, contrairement au prince Mychkine, dans *L'Idiot*, dont il est pourtant le proche cousin, n'est pas épileptique, mais *comme* les épileptiques, ce qui est radicalement différent et nous conduit à évoquer un concept médical très en vogue dans les années 1870.

⁴ Mirbeau, *Correspondance générale*, éd. établie, présentée et annotée par Pierre Michel, avec l'aide de Jean-François Nivet, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002, t. I, lettre 503 à un destinataire inconnu, Kérisper, fin mars 1888, p. 769.

⁵ *Ibid.*, t. I, lettre 511 à Guy de Maupassant, Kérisper, début avril 1888, p. 779. Il s'agit d'une réponse à la célèbre lettre de Maupassant, publiée dans son intégralité et commentée par Pierre Michel dans les *Cahiers Octave Mirbeau* n° 11 de 2004 (p. 231). Le romancier commente en ces termes *L'Abbé Jules* : « *C'est là un beau livre parce qu'il est profond. Il explique un de ces tempéraments mystérieux et exceptionnels, bien que fréquents, dont la rencontre nous étonne, et dont on dit légèrement : "C'est un fou", sans chercher à découvrir le mécanisme déréglé de ces êtres.* » On remarquera que certaines expressions apparaissent sous la plume de Mirbeau dans la lettre citée plus haut à un destinataire inconnu, lettre pourtant jugée antérieure à celle de Maupassant.

C'est en 1865, à la Salpêtrière, que Jacques Moreau de Tours mit en place une échelle graduelle allant de la pure hystérie à la pure épilepsie et passant successivement par l'hystérie convulsive et l'hystéro-épilepsie⁶. Charcot fut amené à se pencher sur le problème lorsqu'en 1870, l'administration de la Salpêtrière réunit dans son service des malades aux symptômes identiques : cent cinquante hystériques et épileptiques dites « simples », c'est-à-dire non démentes, souffrant de convulsions et d'attaques récurrentes. La similitude des crises observées chez toutes ces femmes encouragea le neurologue à reprendre les travaux de son confrère : ce faisant, l'hystérique n'était plus accusée de simuler une crise d'épilepsie, mais reconnue victime d'une pathologie essentiellement mimétique et capable de reproduire, en l'occurrence, les symptômes très spectaculaires du Grand Mal. Certes, vers la fin de sa vie, notamment dans sa leçon du mardi 18 mars 1889, Charcot devait revenir sur ses positions et condamner le concept d'hystéro-épilepsie, désormais perçu comme une chimère inutile. Mais les rapprochements opérés entre les deux pathologies, qu'ils aient été validés ou discrédités par les scientifiques, n'ont cessé d'être véhiculés, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, par la littérature et le discours collectif. Maladie mal connue, escortée de préjugés et même associée à la possession et aux cas de sorcellerie, le Grand Mal, alors, n'était guère mieux loti que l'hystérie, suscitait, comme elle, crainte et fascination. Il n'est donc pas étonnant de le voir évoqué dans un roman où le personnage principal est soupçonné d'être « *une sorte de diable noir* » (p. 350) et souffre à plusieurs reprises de crises convulsives. Cela dit, nous l'avons vu, l'épilepsie est traitée sur un mode métaphorique, le narrateur parvenant ainsi à reprendre le caractère inquiétant dont elle est dotée et, par ailleurs, à orienter la maladie de l'abbé du côté d'une autre névrose, voisine, mais différente et encore plus difficilement cernable. De fait, même si le diagnostic n'est jamais explicitement posé⁷, Jules présente de nombreuses constantes habituellement associées au tempérament hystérique : il est enclin à l'histrionisme, ne se lassant pas d'« *inventer de nouvelles farces* » (p. 417) et de jouer « *la comédie* » (p. 487), se prenant même « *au propre piège de sa mystification* » (p. 483) ; il est hypersensible, impressionnable et, à cause de ce « *cerveau de sensitif* » (p. 470), très irritable, entrant souvent dans « *des colères si terribles que tout le monde trembl[e] devant lui* » (p. 381) ; il est soumis aux caprices de sa nature débordante, passant « *sans cesse de l'excessif enthousiasme à l'excessive fureur* » (p. 610) et dépensant son énergie dans des foudrises maintes fois renouvelées ; il est, enfin, « *très intelligent* » (p. 381), trop sans doute, puisqu'il souffre de la « *perpétuelle disproportion entre les rêves de [s]on intelligence et les appétits de [s]a chair* » (p. 645). Surtout, Jules lutte contre lui-même et présente un dédoublement de la personnalité porté à son paroxysme. De ce point de vue, il ressemble à d'autres hystériques de la littérature, à Germinie Lacerteux, par exemple, dont les Goncourt ont retracé la « *vie de désordre et de déchirement*⁸ », toute une existence parallèle menée à l'insu d'une vieille demoiselle complètement dupe, ou encore à Hyacinthe Chantelouve, dans *Là-Bas*, qui partage son identité en « *trois êtres distincts* » et présente tour à tour à son amant « *la femme [de] salon réservée, presque hautaine [...], la femme couchée, complètement changée d'allures et de voix [et l'] impitoyable mâtime, une femme vraiment satanique, vraiment rosse*⁹ ». De même que ces névrosées notoires, l'abbé offre une multiplicité de faces qui font de son être un prisme changeant et absolument déroutant.

DU DÉDOUBLEMENT DE PERSONNALITÉ À LA PROLIFÉRATION DES DOUBLES

⁶ Jacques Moreau de Tours, *De la folie hystérique et de quelques phénomènes nerveux propres à l'hystérie convulsive, à l'hystéro-épilepsie et à l'épilepsie*, Paris, Baillière, 1869.

⁷ L'hystérie, la seule et unique fois où elle est nommée, n'est pas masculine, mais retourne à ses origines et se confond avec une misogynie caricaturale : l'abbé, excédé par l'hypocrisie du clergé, rappelle à l'évêque que le grand vicaire « *re[çoit] chez lui un tas de vieilles dévotes hystériques* » (*Ibid.*, p. 434).

⁸ E. et J. de Goncourt, *Germinie Lacerteux*, éd. établie par Nadine Satiat, Paris, Flammarion, coll. « Garnier-Flammarion », 1990, p. 175.

⁹ Huysmans, *Là-Bas*, éd. établie et présentée par Yves Hersant, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985, XVI, p. 249.

Les hystériques ne sont jamais cohérents avec eux-mêmes, jouent double jeu et évoluent dans la contradiction la plus complète. Jules, ainsi, est un être paradoxal, écartelé entre les deux pôles de son âme duelle : sa nature colérique, ses instincts mauvais, voire criminels et sa féroce misanthropie sont contrebalancés par une profonde et douloureuse compassion pour les êtres et les choses. Plusieurs scènes, extrêmement significatives, témoignent d'une surprenante bonté chez un homme par ailleurs soupçonné de monstruosité. La troublante confession et l'invocation à la Nature, prononcées avec « *des larmes intérieures* » (p. 392) lors de la première messe à Viantais, l'enterrement du père Pamphile, tendrement nommé « *doux conquérant d'étoiles, naïf tisseur de fumées* » (p. 511), la promenade au son bouleversant des cloches¹⁰, la crise de remords après les funérailles de la mère¹¹, ou encore l'émouvante oraison improvisée au chevet de « *la pauvre enfant* » (p. 636) morte à Frélotte : tous ces passages donnent à voir un être généreux, porté à une authentique sympathie pour ses semblables et aux antipodes de la créature irascible, glaciale et inflexible qui s'appelle pourtant, elle aussi, Jules Derville.

Si la notion de dédoublement renvoie aux déchirements d'une âme tiraillée entre deux logiques antinomiques, elle conduit aussi à évoquer un processus particulièrement prégnant dans l'œuvre de Mirbeau : celui de la duplication. L'hystérique, non seulement, se dédouble, mais encore est redoublé à l'infini et croise sur son chemin une pléiade de sosies spirituels, illustres figures dont l'Histoire n'a pas oublié la démesure, ou personnages insolites que la fiction voue à sans cesse sortir de la norme. L'abbé, d'une part, est comparé à des personnalités religieuses exaltées et parfois portées au mysticisme : il est « *un second saint Augustin* » (p. 383), « *un iconoclaste, un assermenté, "un Lamennais"* » (p. 387), se comporte « *comme Isaïe, [...] march[ant] au martyre avec ivresse* » (p. 487) et déclare à sa mère qu'il voudrait être « *Pierre l'Ermite ... Jules II [ou] Bossuet* » (p. 525). Dans le registre historique, on peut également relever une série de noms associés à l'extravagance ou à la mégalomanie : l'oncle d'Albert est accusé de se travestir à l'égal de George Sand – « *Eh bien ! elle était habillée en homme ! ... Je crois que Jules devait, lui aussi, s'habiller en homme ! ...* » (p. 376) – et surtout aspire lui-même au charisme tyrannique de « *Robespierre [ou] Napoléon* » (p. 525), allant, dans son délire, jusqu'à « *se cr[oi]re Tibère, Néron, Caligula* » (p. 658). Cela dit, le plus vertigineux, dans cette démultiplication identitaire, reste encore à venir : Jules, d'autre part, partage les traits de son caractère avec de nombreux personnages du roman, êtres de fiction qui lui renvoient un reflet atténué, caricatural ou comique, rarement fidèle, mais toujours révélateur. Patrick et Roman Wald Lasowski, dans leur préface au roman, remarquaient à cet égard : « *Présences dédoublées, passage à l'octave, pour ainsi dire, qui s'inscrit effectivement dans le texte parmi l'étonnante prolifération du chiffre 8 : [...] c'est le gros numéro que porte la maison close qui interpelle l'abbé*¹².

En poussant cette logique à son terme, on peut dégager autour de l'abbé, personnage en partie autobiographique¹³, un réseau de figures plus ou moins détraquées et formant, *in fine*, une douloureuse octave. Celle-ci se définit comme l'ensemble des degrés constituant le son vital et sans doute hystérique d'une âme fêlée. À un premier niveau, celui de l'Idéal, se situe le père Pamphile, que Jules considère à la fois comme « *un poète* » (p. 476) et « *un dément* » (p. 474) et dont il est tenté de suivre l'exemple après son renvoi de l'évêché : il désire alors « *vivr[e] au Réno* », « *s'arrang[er] avec le vieux trinitaire* » et, comme lui, « *creus[er] des trous* » (p. 504), puis, lorsqu'il parvient à l'abbaye en ruines, croit voir « *l'image de son propre cœur, le symbole de sa propre vie* » (p. 506). À un deuxième niveau, qu'on peut associer à celui de l'enfance et, conséquemment, de l'innocence et de la prescience, se trouvent deux garçons eux-mêmes très

¹⁰ Mirbeau, *L'Abbé Jules*, op. cit., p. 489.

¹¹ *Ibid.*, p. 532-533.

¹² Patrick et Roman Wald Lasowski, « *Ecce Homo* », in : *L'Abbé Jules* de Mirbeau, op. cit., p. XXV.

¹³ Pour ce deuxième roman autobiographique (après *Le Calvaire* et avant *Sébastien Roch*), Mirbeau se serait en partie inspiré de la vie de son oncle Louis Amable, ainsi que l'attestent une lettre du 20 mars 1867 à Alfred Bansard des Bois (Mirbeau, *Lettres à Alfred Bansard des Bois*, présentées et annotées par Pierre Michel, Montpellier, éd. du Limon, 1989, lettre 13, p. 65-66) et la récente découverte du testament de cet oncle, mentionnant « *une malle couverte en cuir noir* », vouée à être brûlée sans être ouverte, et une belle bibliothèque dont un des livres est légué à un ami (Max Coiffait, « *L'oncle Louis Amable dans la malle de l'Abbé Jules* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, 2003, p. 204-214).

différents. Georges Robin est aussi maladif que l'abbé, comme lui se méfie des hommes, leur préfère les « *oiseaux de paradis* » (p. 578) et n'aspire qu'à toucher la vérité : « *Et ses yeux aux prunelles d'un bleu sombre inquiétaient aussi par l'étrange profondeur du regard et la précocité des pensées qu'elles révélaient.* » (p. 577). Albert Dervelle, en revanche, est un garçon en pleine santé et *a priori* relativement équilibré ; cela ne l'empêche pas d'être extrêmement proche de son oncle, de le comprendre suffisamment pour pouvoir le raconter et surtout l'aimer : « *je l'aimais, oui, je l'aimais véritablement* » (p. 640). Cette sympathie atteint son paroxysme au terme du roman, lorsque Jules délire, tandis que le petit, partageant sincèrement les souffrances du moribond et impressionné par ses cris, manque lui-même de perdre la raison : « *Comment je ne suis pas devenu fou, en vérité, je l'ignore.* » (pp. 660-661). Le narrateur, dans sa compassion et sa compréhension pour un être que tout le monde abhorre, ressemble au Jules attendri et parfois bouleversé qui apparaît dans certaines scènes. À un troisième niveau, celui de la famille, des ascendants et des pulsions héréditaires, évoluent le cousin et le père de l'abbé. Le capitaine Debray est un maniaque qui perd son énergie dans un projet chimérique – de même que son parent a ambitionné d'établir une gigantesque bibliothèque, il veut « *doter le pays d'une compagnie de sapeurs-pompiers* » –, un être déluré qui ne cesse de répéter le même juron – pendant que son cousin s'emporte à coup de « *t'z'imbéé...ciles !* », il martèle les « *nom de Dieu !* » –, un original qui « *empaille avec rage et conviction tous les putois et belettes* » (p. 583) de la région. Il est, en somme, un pauvre fou hanté par une ou deux idées fixes, un extravagant et, à sa manière il est vrai répugnante, un passionné. Mais Jules ne ressemble pas seulement à ce capitaine sans armée : il est aussi « *tout le portrait de son père* » (p. 381), un éleveur de chevaux dont il a hérité les instincts mauvais, une impulsivité violente, presque animale, et une force sauvage comparable à celle de l'étalon. À un quatrième niveau correspondant à ce qu'on pourrait appeler, selon l'expression de Dostoïevski, le « sous-sol » obscur de l'âme se terrent deux religieux incarnant les tendances sado-masochistes de l'abbé. Celui-ci, dont Mme Dervelle dit qu'il « *aurait pu devenir évêque* » (p. 375), a été secrétaire d'un vieux prélat dont la veulerie a réveillé en lui tantôt la cruauté, tantôt le besoin de mortification et, ce faisant, qui lui a renvoyé l'image tourmentée de sa propre personnalité. Jules est par ailleurs comparé à l'assassin Verger, « *un prêtre aussi, un fou, un exalté, comme [lui]* » (p. 347), qu'on aurait certes pu classer dans la catégorie des doubles illustres, mais qui mérite d'être intégré dans l'octave parce qu'il est évoqué à deux reprises¹⁴ et surtout parce que sa notoriété est sans commune mesure avec celle d'un Napoléon ou d'un Tibère. Enfin, au dernier niveau qui est celui de l'inconscient, on a la surprise de trouver non pas un être humain plus ou moins déclassé, mais une machine fulgurante : la locomotive qui amène Jules à Viantais est une « *bête furieuse* » et sifflante que le narrateur associe explicitement à l'abbé : « *je crus que tout cela était mon oncle, et je fermai les yeux* » (p. 541). En définitive, le processus de démultiplication et d'identification à l'œuvre dans le roman s'appréhende d'une manière stratifiée et se laisse cerner à l'aide du schéma suivant :

L'IDÉAL

Le Père Pamphile (1)

la folie (-) et la *poïesis* (+)

« *le cerf sacré* » (p. 446) apparu à Jean de Matha et signe distinctif de son Ordre
le chien qu'on l'oblige à imiter : « *mets-toi, à quatre pattes, comme un chien* » (p. 457)

« *Il avançait lentement, avec des balancements d'ours.* » (p. 458)



ENFANCE, INNOCENCE & PRESCIENCE

Georges Robin (2) ↔ Albert Dervelle (3)

la maladie, l'incompréhension tragique du monde (-) et la force vitale, la sympathie, l'amour (+)
Georges parle à Albert « *des perroquets, et des oiseaux de paradis, et des paons sauvages* » (p. 578)



HÉRÉDITÉ, PULSIONS & INSTINCTS

¹⁴ Mirbeau, *L'Abbé Jules*, op. cit., p. 347 et p. 560.

le cousin Debray (4) ← L'ABBÉ JULES → le père de Jules (5)

la manie, la violence (-) et la fougue, la passion, la fierté (+)

le cousin Debray est l'amant de « *la Poule* » (p. 654), l'empailleur de putois et belettes ¹⁵

le père de Jules était un « *éleveur de chevaux* » (p. 380)



LE "SOUS-SOL" DE L'ÂME

l'évêque (6) ↔ le prêtre Verger (7)

« *Et dire que nos grands saints étaient peut-être pareils à ça ? ...* » (p. 433)

l'"assa-saint" d'un archevêque

une sainteté détournée et pervertie (- et +)

masochisme (humilité, mais veulerie) et sadisme (force, mais cruauté)



L'INCONSCIENT

la locomotive (8)

la souffrance : « *tout cela qui haletait, qui sifflait, qui mugissait* » (-)

et la force : « *une avalanche* », « *cette secousse dont la terre et le ciel étaient ébranlés* » (+)

« *la bête furieuse* » (p. 541)

Il importe de tirer plusieurs constats de cette synthèse et, en premier lieu, celui d'une association quasi systématique entre le double, à quelque niveau qu'il se situe, et l'animal qui symbolise son tempérament ou ses aspirations. Mais qu'on ne s'y trompe point : il ne s'agit pas pour Mirbeau de s'inscrire dans la lignée de Gall ou de Lavater et de reprendre à son compte les poncifs, déjà usés dans les années 1880, de la phrénologie ou, pire encore, de la physiognomonie. Le bestiaire mis en place dans le roman concourt à la formation d'un univers insolite, dans lequel l'animalité renvoie d'une manière caricaturale, mais fondée, aux outrances et contradictions hystériques : l'ours, le chien, le perroquet, le putois et l'équidé défilent en un flamboyant cortège, où la beauté rivalise avec la vulgarité, la force avec la faiblesse et, en définitive, le bien avec le mal. Le paradoxe qui régit la personnalité de Jules se donne à lire sous la forme d'une fable aussi plaisante que tragique, dans laquelle s'animalisent non seulement les personnages-miroirs, mais aussi l'hystérique lui-même, être instinctif par excellence. Celui-ci est d'abord affilié à une série d'animaux diaboliques, plane sur les êtres comme « *une gigantesque chauve-souris* » (p. 402), propose à une paysanne de lui offrir les « *caresses d'un bouc* » (p. 422), se traite de « *sale vermine* » (p. 414) et d'« *abject cochon* » (p. 566). Il est par ailleurs associé à l'animalité fougueuse du cheval, a dans ses colères « *les mêmes regards qu'avait son [père], quand celui-ci [...] rentrait à la maison brillant, sacrant, puant le vin de l'auberge et le crottin de l'écurie* » (p. 381), frissonne devant la belle Mathurine, « *les narines écartées, comme font les étalons qui flairent, dans le vent, les odeurs des femelles* », pousse alors « *un soupir qui ressemble à un hennissement* » (p. 420), puis, le jour de son arrivée à Viantais, apparaît à son neveu avec « *les narines frémiss[antes] comme celles des jeunes étalons* » (p. 546). La bestialité, enfin, est parfois dotée d'un caractère tragique : aux yeux du chœur apeuré des villageois, l'abbé fait figure d'oiseau de proie menaçant, d'abord lorsqu'il prononce sa première messe, « *les manches de son surplis batt[ant] autour de lui, ainsi que de grandes ailes affolées* » (p. 391), puis lorsqu'il revient s'installer au village et que « *les oiseaux, sur les branches, [semblent] envoy[er] aux passants, avec des regards cyniques de bossus, d'étranges chansons infernales* » (p. 569). Mais Albert parvient à renverser l'interprétation des augures : ce n'est plus le fiévreux personnage, mais le curé qu'on lui impose sur son lit de mort qui « *virevolt[e] avec d'étranges ailes noires, pareil à un gros oiseau sinistre et carnassier* » (p. 661). Le petit est le seul à avoir compris le malade, à avoir surpris sa tendresse pour des créatures inoffensives, fragiles et vouées à simplement trouver le bonheur : « *La vie des oiseaux est respectable ... [...] As-tu regardé l'œil des oiseaux ? ... Non ... Eh bien ! regarde-le ... et tu ne tueras point...* » (p. 598). En somme, Jules est un inadapté qui rêve, comme son jeune double,

¹⁵ *Ibid.*, p. 584.

d'«oiseaux de paradis », mais qui est condamné par la société, par son tempérament et par un destin oppressant, à jouer jusqu'à la fin les oiseaux de malheur.

Il convient par ailleurs de réserver un sort particulier à l'un des doubles de l'octave, en ce qu'il est directement issu de la réalité et présente de troublantes ressemblances avec Jules. Le nom de Verger ne résonne plus vraiment aux oreilles du lecteur contemporain, mais était synonyme de blasphème et de cruauté dans les années 1860. Le 3 janvier 1857, en effet, Jean-Louis Verger poignarda Mgr Marie-Dominique Sibour, archevêque de Paris, au moment où celui-ci sortait de l'église Saint-Étienne-du-Mont¹⁶, après avoir présidé aux dévotions publiques annuelles en l'honneur de sainte Geneviève, patronne de la capitale. Cet événement frappa considérablement les esprits, d'abord parce que le crime avait été commis en plein jour, au milieu de la foule, sans que personne ait pu intervenir, ensuite parce que la victime était un membre éminent du clergé, enfin et surtout parce que l'assassin se révélait être un prêtre et avait donc doublement outragé son Dieu. Les Archives municipales d'Arles, par exemple, sont très révélatrices de la manière dont fut ébruité le drame dans tout le pays. Dans le rapport de la semaine du 29 décembre 1856 au 5 janvier 1857, on peut lire, à propos de l'esprit public et de la situation politique de la ville :

*Aucun symptôme fâcheux ne se fait remarquer dans la population, néanmoins la nouvelle produite par les journaux sur l'assassinat de Monseigneur l'Archevêque de Paris a produit une grande sensation dans la ville*¹⁷.

La terreur suscitée à l'époque par l'événement est également perceptible dans le roman de Mirbeau, plus précisément chez les parents d'Albert. Au moment où Mme Dervelle établit une comparaison entre son beau-frère et l'assassin de Sibour, dès le premier chapitre du roman¹⁸, l'intrigue est censée se dérouler en 1864¹⁹, soit sept années après le forfait. De toute évidence, le nom de Verger n'a rien perdu de sa puissance évocatoire ; il demeure une référence dans la mémoire collective et continue d'être prononcé avec une fascination mêlée de dégoût. De même, lorsque M. Dervelle, « très impressionné par l'histoire de l'assassin Verger et des bombes Orsini, n'[est] pas loin de se figurer l'abbé, travaillant à de sombres attentats » (p. 560), lui aussi fait appel à un souvenir vieux de plusieurs années, mais encore extrêmement vivace. L'évocation du prêtre sanguinaire est donc parfaitement recevable et, loin de contredire la vraisemblance du récit, concourt à replacer l'intrigue dans un contexte politico-religieux cohérent. Reste à savoir pourquoi le romancier a choisi, soulignons-le à deux reprises, de superposer son étonnant Jules à la figure du scandaleux Jean-Louis (relevons au passage l'initiale commune des deux prénoms). Pour répondre à cette question, penchons-nous de plus près sur les personnalités de la victime et de son assassin.

Marie-Dominique Sibour (1792-1857) – ordonné prêtre en 1818, nommé évêque de Digne en 1839, puis archevêque de Paris en juillet 1848 – était un fervent partisan des idées de Lamennais et surtout un allié de Napoléon III : il approuva le coup d'État de 1851, puis fut nommé sénateur et membre du conseil supérieur de l'Instruction publique. Ce ralliement lui valut de vives critiques de la part de Hugo, notamment dans *Les Châtiments*²⁰, où il est considéré comme un traître par les opposants au régime : « Sibour revend le Dieu que Judas a vendu²¹ ». Cela dit, l'engagement politique de l'archevêque ne semble pas avoir été déterminant dans la haine que lui voua Verger. Celui-ci, d'une part, avait été impliqué dans des affaires de satanisme et d'occultisme, avait

¹⁶ En 1895, dans *En Route*, Huysmans décrit l'église de Saint-Étienne-du-Mont comme l'une des plus jolies de Paris.

¹⁷ Archives municipales d'Arles, J3, liasse, Événements de la semaine du 29 décembre 1856.

¹⁸ Mirbeau, *L'Abbé Jules*, op. cit., p. 347.

¹⁹ Grâce à la datation du testament de Jules, écrit aux Capucins « le 27 septembre 1868 » (*Ibid.*, p.665), il est possible de procéder à rebours pour rétablir la chronologie du récit. Le narrateur ayant atteint « l'âge de neuf ans » (*Ibid.*, p. 341) lorsque ses parents reçoivent la lettre annonçant le retour de l'abbé et précisant par ailleurs avoir « treize ans » (*Ibid.*, p. 612) lorsqu'il s'apprête à lire *Indiana* de George Sand, peu avant que son oncle ne meure, l'intrigue dure donc quatre ans, de 1864 à 1868.

²⁰ Hugo, *Les Châtiments*, in : *Œuvres poétiques*, éd. de Pierre Albouy, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, t. II : Hugo, notamment, consacra un poème à Sibour à l'occasion du *Te Deum* du 1^{er} janvier 1852.

²¹ *Ibid.*, VII, 14.

notamment fréquenté Éliphas Lévi²², si bien qu'il avait été plusieurs fois sanctionné par l'Église, puis fut définitivement interdit, gardant dès lors une profonde rancœur à l'égard des autorités ecclésiastiques²³. D'autre part, il s'était opposé avec violence au dogme de l'Immaculée Conception reconnu par Pie IX le 8 décembre 1854, dogme que Sibour, précisément, soutenait avec ardeur. Ce point semble avoir été l'élément déclencheur de l'assassinat, comme le laisse penser le cri lancé par le criminel juste avant son attentat : « À bas les déesses ! » À ce sujet, il est remarquable que le clergé ait cherché à exploiter au mieux l'événement ou, du moins, à lui donner une conclusion politiquement correcte. De fait, après l'exécution du 30 janvier 1857, de nombreux journaux catholiques rapportent que le coupable s'est repenti de son crime et, contre toute attente, s'est même mis à implorer la Vierge. Après avoir baisé trois fois un crucifix, il se serait finalement rendu à son bourreau, puis aurait pleuré et hurlé « Vive Notre-Dame ! » en guise d'adieu. La vérité, pourtant, se révèle sensiblement différente, comme le rappelle le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, dans un article sur l'« Affaire de l'Abbé Verger ». Le condamné, en effet, « ne manifesta aucun repentir, mais prétendit avoir voulu atteindre, en la personne de l'archevêque, non pas l'archevêque lui-même, mais le dogme de l'Immaculée Conception ». L'article précise seulement :

Quoiqu'il eût dit, au moment où les exécuteurs venaient le chercher : « S'il faut mourir, je veux mourir sans prêtre ni religieux », il finit par écouter les exhortations de l'aumônier, qui le confessa et lui donna l'absolution. Sur l'échafaud, il demanda à se recueillir quelques instants : « J'offre ma vie en expiation de mes fautes, » dit-il en se livrant à l'exécuteur²⁴. »

Quoi qu'il en soit de la nature exacte de ce repentir, il apparaît que Verger aimait se mettre en scène et, jusque dans les derniers moments de son existence, se situe dans une logique du prodigieux et du spectaculaire. De cet extravagant, retenons ainsi quelques traits : le passé nébuleux, les pratiques occultes et sataniques, les pulsions criminelles, le statut de prêtre défroqué, les rapports pour le moins tourmentés avec la Vierge, ou encore le sadisme meurtrier transformé en une recherche forcenée de l'humiliation publique. Mme Dervelle ne croyait pas si bien dire en s'exclamant : « Tiens ! Verger, qui a tué l'archevêque, Verger était un prêtre aussi, un fou, un exalté, comme l'abbé Jules ... » (p. 347). Cela dit, le rapprochement qu'elle opère entre les deux individus tend à verser dans le malentendu. En effet, l'un des seuls points de divergence du personnage de la réalité par rapport à celui de la fiction réside justement dans le crime, que le premier n'hésite pas à commettre, quand le second, même s'il y est poussé à plusieurs reprises²⁵, y renonce définitivement. Si Jules ressemble tant à Verger, ce n'est pas simplement parce qu'il est un assassin en puissance, mais davantage parce qu'il partage avec lui une personnalité enragée, à rebours d'elle-même et de ses principes, toujours appelée à se dépasser et à se contredire. Le prêtre qui verse dans le satanisme, le criminel qui aspire au châtement : ces scénarios sont autant de

²² Éliphas Lévi condamna l'acte criminel de Verger. Il prétendit avoir eu un rêve prémonitoire deux jours avant l'événement. Remarquons que le personnage s'inscrit dans la lignée de l'abbé Jules et de ses doubles : sa vocation est contredite par ses pulsions charnelles – d'abord pour l'une de ses catéchumènes, Adèle Allenbach, en qui il prétend reconnaître la Sainte Vierge, ensuite pour Eugénie Chenevier qu'il met enceinte, enfin pour Marie-Noémi Cadiot qu'il épouse, mais dont il est rapidement délaissé –, par son attirance pour les sciences occultes, par son engagement politique aux côtés des socialistes, par la publication d'ouvrages à scandale comme *La Bible de la Liberté*, en 1841, qui lui valut une condamnation à huit mois de prison et trois cents francs d'amende. Plus généralement, c'est l'archétype du prêtre défroqué qui se dessine et s'impose dans les représentations collectives.

²³ L'interdiction est prononcée en décembre 1856, soit quelques semaines avant l'attentat (Verger exerce alors ses fonctions dans le diocèse de Meaux). Elle se fonde sur la rédaction d'un « libelle injurieux » contre un arrêt, prétendu injuste, de la cour d'assise de Melun, sur les prédications, déjà très virulentes, contre le dogme de l'Immaculée Conception et surtout sur la découverte d'un texte particulièrement violent, intitulé *Testament* et, de même que les diatribes écrites par le personnage de Mirbeau, farouchement hostiles à la discipline ecclésiastique.

²⁴ Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire du XIX^e siècle*, Paris, Administration du Grand Dictionnaire Universel, article « Verger [Affaire de l'Abbé] », tome XV, p. 902-903.

²⁵ Jules est non seulement tenté de tuer Mathurine, la belle paysanne qu'il rencontre au hasard d'une promenade (Mirbeau, *L'Abbé Jules*, op. cit., p. 422-423), mais aussi l'évêque, qu'il considère avec, dans les yeux, « la lueur d'une folie sanglante » (*Ibid.*, p. 503). L'agonie finale donne lieu à un délire où « la fureur de l'étreinte se doubl[e] de la fureur du meurtre » (*Ibid.*, p. 658).

versions d'une vie « exaltée », comme le reconnaît Mme Dervelle elle-même, mais aussi et surtout tiraillée entre deux logiques incompatibles.

D'une manière générale, le processus de démultiplication se caractérise par une dualité interne particulièrement marquée : en effet, à chacun des niveaux de l'octave, l'interprétation peut tout à la fois être positive et négative, renvoyer à des pulsions extrêmement malsaines, comme la cruauté, et à des qualités très précieuses, comme la compassion. Tantôt, c'est une même instance qui incarne les deux versants de cette dualité, tel le poète fou du Réno, tantôt c'est un duo, à l'instar de celui formé par le narrateur et Georges Robin. La réalité n'est donc jamais une et indivisible, cohérente et rassurante, mais se déploie toujours dans des directions opposées et ne s'appréhende que dans un tiraillement permanent. On en vient dès lors à se demander si Jules, aux prises avec un mécanisme si déchirant, ne risque pas finalement de se perdre : « *Être à rebours de lui-même, parodiste de sa propre personnalité, il vivait en perpétuel déséquilibre de l'esprit et du cœur.* » (p. 413). Le dédoublement fait planer sur le sujet la menace de la dissolution et, sur le plan narratif, celle de la déshéroïsation. Le personnage, bien qu'il se fasse continuellement remarquer par ses extravagances, est paradoxalement voué à perdre sa place et son identité. L'un des doubles de l'abbé est d'ailleurs victime d'un oubli total et, pour l'hystérique lui-même, peut-être prémonitoire. Le père Pamphile, enterré à l'écart du monde, dans une abbaye en ruines que plus aucun visiteur ne viendra troubler, finit à l'état de « *charogne puante* », dans l'anonymat et l'indifférence les plus complets : « - *Ainsi, c'est donc ça, l'idéal ? ... [...] Un peu de poussière ... de la boue ... et des ronces !* » (p. 511). La multiplication des sosies et le dédoublement de la personnalité vont dans le même sens : le double jeu aboutit à un double *je* et, de division en division, à une complète évaporation de l'être.

DE L'ANÉANTISSEMENT À LA PHILOSOPHIE DE L'ÉTERNEL RETOUR

La disparition suscite à la fois la tentation et la crainte, en somme fait office de puissant fantasme pour l'hystérique à l'âme chavirée. Celui-ci, tour à tour, souffre d'une série de symptômes curieusement silencieux, surmonte la peur démentielle du vide et finit par céder au délicieux appel du Cosmos.

L'aboulie, c'est-à-dire l'absence malade de volonté, la fascination abrutissante pour une idée fixe, l'apathie et la léthargie sont ce que le médecin nomme des états déficitaires. L'individu est comme happé par une force qui le dépasse, en vient à oublier qu'il existe et sombre dans un profond anéantissement. Les mystiques, voués à s'absenter du monde pour épouser la divinité, présentent systématiquement ce genre de symptômes ; cela dit, l'engourdissement de Jules est moins déterminé par un esprit religieux outré que par l'attraction morbide et voluptueuse pour le Néant. Certes, après sa tentative de viol sur Mathurine, l'abbé est envahi d'un sentiment désagréable, presque douloureusement subi : il a « *les idées en déroute* », est « *complètement anéanti* », souffre « *d'un écrasement de tout son être physique et moral* », d'une invincible « *torpeur* » et d'« *un besoin irrésistible de sommeil* » ; mais la crise se résout positivement et débouche sur « *une sorte de narcotique volupté à se laisser glisser dans le vague, dans l'oubli, dans le néant* », avec l'espoir démentiel de « *descendre toujours au fond de ce noir [et de] ne jamais remonter* » (p. 425-426). Une telle expérience est appelée à se renouveler, tant et si bien que le Néant finit par devenir un séduisant idéal et, à la faveur d'une pédagogie renversante, la base de l'enseignement donné à Albert : « - *Ne pas sentir ton moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature, comme se fond dans la mer une goutte d'eau qui tombe du nuage, tel sera le but de tes efforts ...* » (p. 595-596). La fusion doit s'opérer avec une nature bienveillante et englobante, elle n'est pas un sacrifice péniblement consenti, mais au contraire un privilège accordé aux cœurs purs. Cela dit, alors même qu'elle constitue l'aboutissement suprême de toute âme, elle résulte d'une chute effarante dans un abîme sans fond et, en quelque sorte, d'une ascension à rebours.

Il est tentant, surtout pour un farceur comme Jules, de faire de sa propre chute un jeu hilarant et spectaculaire. L'abbé fait ainsi figure de « *gymnaste évoluant dans le vide, sur un trapèze, au-dessus d'un abîme* » et produit sur son public stupéfié « *comme le choc en retour du vertige de la*

mort » (p. 391). Cette image est, à bien des égards, révélatrice de la personnalité de l'abbé et de son incapacité fondamentale à être au monde. À chaque fois qu'il se retrouve dans une situation problématique, le sujet hystérique se fissure et se met à dangereusement vaciller : manquant de frapper Mathurine, il sent que « *ce qui lui rest[e] de raison s'en [va] dans le vertige* » (p. 423) ; troublé par son entrevue avec le vieux moine, il a « *la sensation d'un vide intraversable, l'immense dégoût de vivre, l'immense effroi de mourir* » (p. 477) ; jouissant de son pouvoir sur l'évêque, il « *sub[it] l'attraction du mal* », est entraîné par « *une force invincible [...] qui lui donn[e] le vertige de l'abîme* » (p. 496) ; de retour à Viantais, il est bouleversé par la vue de sa maison natale et le sentiment du « *vide irrémédiable de sa vie* » (p. 548) ; enfin, arrivé au terme de son existence, il pose sur ceux qui le veillent des « *prunelles [qui ont] des profondeurs d'abîme* » (p. 653) et transmet l'ébranlement de ses sens à son neveu, dont « *[l]a raison s'égar[e], prise de vertiges insoupçonnés* » (p. 661). Chaque étape est l'occasion d'un étourdissement absolu et inquiétant : « *Partout la déroute, l'affolement, le vertige du sauve-qui-peut ! ...* » (p. 484).

Les êtres d'exception que le vide fascine aspirent souvent, comme à l'ultime idée fixe dans laquelle s'abîmer, au trou noir de la mort. Jules, en l'occurrence, se fait le prédicateur d'une religion nouvelle qui le conduit à s'exalter avec un enthousiasme démesuré pour le Grand Tout universel auquel le trépas permet d'accéder. Albert s'entend ainsi déclarer que la mort est « *la délivrance de l'homme, le retour du prisonnier de la vie à sa véritable patrie, au néant bienfaisant et doux* », puis écoute son oncle agonisant lui décrire son heureuse fusion avec « *les blancheurs radieuses* » du Cosmos : « *il me semble que je flotte déjà sur le lac immense, le lac qui ne finit pas et qui est sans fond* » (p. 647). Le moribond se fait le chantre d'une philosophie de l'évanescence, de l'absorption et de l'humble participation à l'unité du monde. Plus rien ne doit exister que l'univers toujours recommencé – Isaïe, Jules et le petit Georges Robin sont les maillons d'une chaîne ancestrale et ininterrompue –, un univers cyclique dans lequel l'individu, s'il renonce à son *ego* et à ses ambitions, pourra pleinement et éternellement s'accomplir. On ne serait pas surpris de voir Zarathoustra entrer dans la chambre de l'abbé et se mettre à lui parler comme à un frère : « *Qui voit l'abîme, mais avec les yeux de l'aigle, – qui saisit l'abîme avec les griffes de l'aigle : celui-là a du courage*²⁶. »

S'ABSENTER POUR ÊTRE MIEUX PRÉSENT

Le mal dont souffre Jules affecte sensiblement sa capacité à vivre avec ses semblables et à leur offrir une face présentable, cohérente et pérenne. Le personnage échappe à la compréhension, propose à ses spectateurs des visages plus grimaçants les uns que les autres, se démultiplie en une kyrielle de sosies eux-mêmes contradictoires et déchirés. Mais si le sujet finit par perdre de sa densité et par voler en éclats, ce n'est que pour mieux se fondre avec une nature dissolvante et éternelle. L'absent n'a jamais été plus présent qu'au moment de sa disparition et l'individu plus vivant qu'à sa mort.

Céline GRENAUD,
Université d'Évry.

²⁶ Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, éd. traduite, présentée et annotée par Georges-Arthur Goldschmidt, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 1983, p. 338.